



HAL
open science

PRAGMATIQUE, LITTÉRATURE ET DIMENSION COGNITIVE DU LANGAGE

Jean Robert Rakotomalala, Georges Joseph Razafimamonjy

► **To cite this version:**

Jean Robert Rakotomalala, Georges Joseph Razafimamonjy. PRAGMATIQUE, LITTÉRATURE ET DIMENSION COGNITIVE DU LANGAGE. 2021. hal-03165850

HAL Id: hal-03165850

<https://hal.science/hal-03165850>

Preprint submitted on 11 Mar 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Résumé

La pragmatique est une science encore jeune, on peut même dire qu'elle est en train de se construire à en croire les soubresauts qui l'affectent en permanence. Cet article a pour but d'exploiter la question de réflexivité assignée aux actes de langage afin de montrer que ce qui est mise en jeu réellement en pragmatique est la dimension cognitive du langage au point que nous pouvons dire que tout commence par le langage et se termine dans le langage. Pour honorer ce projet, nous allons mettre en rapport la notion de forme et la question d'intelligibilité narrative. Cette dernière étant comprise comme un ajout ou suppression de propriété à une figure du monde comme le stipule cet aphorisme de WITTGENSTEIN : *La possibilité de son occurrence dans des états de choses est la forme de l'objet* (2 0141) (WITTGENSTEIN, 1961, p. 35)

Mots clés : forme, performativité, narrativité, réflexivité, cognition.

Summary

Pragmatics is still a young science; we can even say that it is being built to believe the ups and downs that affect it constantly. This article aims to exploit the question of reflexivity assigned to acts of language in order to show that what is really involved in pragmatic is the cognitive dimension of language to the point that we can say that everything starts with language and ends in language. To honor this project, we will relate the notion of form to the question of narrative intelligibility. The latter being understood as an addition or suppression of property to a figure of the world as stipulated by this aphorism of WITTGENSTEIN: *The possibility of its occurrence in states of things is the form of the object* (2 0141) (WITTGENSTEIN, 1961, p. 35)

Keywords: form, performativity, narrative, reflexivity, cognition.

Table des matières

0. Introduction.....	2
1. Des origines de la pragmatique.....	2
2. L'acte perlocutoire	4
3. La réflexivité en pragmatique.....	6
4. La dimension cognitive.....	7
5. Illustration	9
6. Travaux cités.....	11

0. INTRODUCTION

Notre première démarche est d'introduire à la pragmatique à partir son origine. Ensuite nous critiquerons d'abord la question de perlocutoire comme étant une notion qui ne peut pas intéresser la pragmatique, mais qui pourtant a cours dans les classes de langue française dont la raillerie permanente des enseignants finit par désintéresser les apprenants. Cette attitude entre en contradiction avec la réflexivité revendiquée par la pragmatique. Enfin, en donnant à l'intelligibilité narrative un ancrage sur la forme – au sens où il est admis que la langue est une forme et non une substance (SAUSSURE, 1982, p. 157) – afin de critiquer la tentative de recours à la référence dans les sciences du langage : alors qu'il s'agit seulement d'une référence de forme à forme dans laquelle se situe la dimension cognitive du langage. Vers la fin nous aurons un exercice de style

1. DES ORIGINES DE LA PRAGMATIQUE

La question qui va nous guider dans cette quête n'est pas la chronologie mais les concepts qui sont à l'origine de la pragmatique. À la base des questionnements sur l'émergence de la pragmatique se trouvent les signes indexicaux. Pour mieux comprendre la nature de ces signes, il nous faut recourir au protolangage.

L'hypothèse du protolangage est un parallèle à l'acquisition du langage au niveau ontogénétique : on suppose que l'acquisition du langage de l'enfant suit le même parcours que celle de l'espèce. Ce qui est évident dans l'observation du langage infantin est qu'il est de nature holophrastique : une juxtaposition sans syntaxe, sinon une communication réduite au geste de monstration accompagné d'adresse aux adultes ou non. Ainsi, un enfant qui ignore le nom de l'objet qui suscite son intérêt, il le pointe de son index à l'intention des adultes.

Cette dernière remarque nous permet de comprendre que le protolangage est incapable d'évocation du passé aussi bien que du futur parce que son essence est le geste de monstration ou le geste déictique. Nous pouvons en déduire que la caractéristique du protolangage, à l'aube de l'humanité, est la présence simultanée du locuteur, de l'interlocuteur et de l'objet de la communication.

Si le basculement du protolangage au langage est souvent défini comme l'adjonction de la syntaxe, il faut aussi admettre que l'avantage essentiel du langage est sa capacité de parler d'une chose absente et de parler même en l'absence de l'interlocuteur. Cette dernière réflexion semble entrer en contradiction avec l'oral. Seulement, il faut considérer que les textes oraux comme les mythes, dans la mesure où ils appartiennent à la mémoire collective fonctionnent comme des textes écrits qui défient le temps et donc l'interlocuteur.

Par ailleurs, il faut noter que le mode indicatif est rattaché au geste déictique qui pointe les choses comme appartenant à la catégorie du réel, à cause justement de cet index qui atteste de l'existence de l'objet que cette existence soit dans la réalité des choses ou dans la réalité du langage. Prenons un exemple de ce dernier cas de la catégorie du réel. Si quelqu'un affirme que « le soleil est noir ». La réaction qui consiste à dire que cela est faux est une attitude insoutenable car elle engagera la linguistique dans une impasse : la vérification impossible parce que le langage n'est pas une tautologie du réel. Du coup sera éliminée de

l'analyse une masse importante de la production linguistique telle que les contes et les mythes.

Par contre, une analyse féconde serait de se demander pourquoi le locuteur veut-il nous faire croire que « le soleil est noir ». C'est ce qui peut être résumé en ces termes :

Je parle, donc je produis la vérité du monde. Si je veux verser le monde à la fable, c'est bien le monde que j'y verse par l'assomption de la parole. Le sujet comme existant nécessaire, contrôle aussi l'existence de l'objet (LAFONT, 1978, p. 179)

Déjà, nous pouvons conclure à la dimension cognitive du langage dans cette subjectivité dans le langage, si de plus on y ajoute la relativité linguistique, plus connue comme la thèse de Sapir-Whorf, on s'aperçoit du lien indissoluble du langage et de la connaissance. Cependant, nous devons retenir de ce mode indicatif, non seulement qu'il indexe le monde dans la catégorie du réel, mais qu'il fonctionne sous l'évidence du « je » qui rend obsolète l'idée de proposition indépendante¹

Bien d'auteurs se sont penchés sur la nature des signes indexicaux, mais il a fallu attendre (BAR-HILLEL, 1954) pour que le souci de ces signes fût théorisé dans ce que l'on pourrait appeler pragmatique du premier degré qui conçoit « je », « ici », et « maintenant » comme paradigme des paramètres de l'énonciation. Voici les caractéristiques des signes indexicaux selon BENVENISTE :

« Or le statut de ces « individus linguistiques » tient au fait qu'ils naissent d'une énonciation, qu'ils sont produits par cet événement individuel et, si l'on peut dire « semel-natif ». Ils sont engendrés à nouveau chaque fois qu'une énonciation est proférée, et à chaque fois ils désignent à neuf. » (BENVENISTE, 1981[1974] , p. 83)

C'est cela le statut des signes indexicaux : être toujours relatifs à l'énonciation. Ce qui veut dire très exactement qu'ils ont à chaque nouvelle énonciation une nouvelle référence ; il en va ainsi particulièrement des indicateurs de temps. Dire « aujourd'hui » est relatif au moment d'énonciation, de la même manière « hier » ou « demain » ne peuvent indiquer du temps que relativement à une énonciation et pour parodier un des titres de film de la série « James Bond », le 18^{ème} opus, nous pouvons dire que « Demain ne meurt jamais » (SPOTTISWOOD, 1997)

Contrairement aux « individus linguistiques », les termes nominaux renvoient toujours et seulement à des concepts ; c'est-à-dire que leur référence première est le monde extralinguistique, ou pour emprunter à la philosophie, ils ont une référence mondaine.

Ensuite, on peut comprendre que le véritable socle de la pragmatique est la découverte des énoncés performatifs à côté des énoncés constatifs ; une distinction que nous devons à (AUSTIN, 1962 [1955]). Nous retrouvons dans cette opposition la différence entre « individus linguistiques » et termes nominaux.

Le propre des énoncés performatifs est qu'ils sont également définis par rapport à l'énonciation : leur performativité provient de leur énonciation et nullement par une quelconque référence mondaine. Un énoncé performatif ne décrit pas mais accomplit ce qu'il

¹ L'idée de phrase indépendante n'est acceptable qu'à titre heuristique.

signifie. Pour prendre un exemple qui puisse rendre de cette rupture de la référence mondaine dans les performatifs, nous pouvons évoquer le cas d'une situation de corruption.

Quand les membres de jury, sous certaines conditions minimales décident d'inscrire dans la liste des admis le cancre d'un concours parce qu'il a donné de l'argent, ce candidat est admis indiscutablement. C'est aussi le plus souvent le cas des élections dans les pays du Sud et dans l'Europe de l'Est pourvu que c'est l'autorité compétente qui fait la déclaration.

Cette distinction entre énoncés performatifs et énoncés a été résorbée par une remarque de (URMSON, 1952) qui précise que les constatifs sont des performatifs implicites. C'est le démarrage de la performativité généralisée qui assure l'assomption de la performativité au rang de science selon le critère de l'épistémologie, notamment en son point d'exhaustivité. La procédure consiste comme en grammaire générative de refuser l'idée de phrase indépendante, du coup chaque énoncé est doté dans la structure profonde d'un verbe parenthétique qui peut faire défaut dans la structure de surface.

Ainsi, si dans la structure de surface, nous avons « le soleil brille » cette phrase a pour structure profonde « j'affirme que le soleil brille » ; et l'on conclue que cet énoncé accomplit une affirmation. Nous verrons plus loin que cette manière de faire est justement contraire à la dimension cognitive de la performativité. N'empêche que la performativité généralisée est une avancée majeure.

2. L'ACTE PERLOCUTOIRE

Maintenant jetons un coup d'œil à la notion de perlocutoire qui fait partie intégrante de l'ouvrage de vulgarisation de la pragmatique selon cette perspective généralisée.

Le texte fondateur en parle à partir de la page 101. Il se refuse d'abord à une définition mais commence par sortir du vague ce que nous comprenons comme sens. Il y en a trois interprétations possibles quand nous parlons : accomplissement d'un acte locutionnaire compris comme un agencement du matériau linguistique selon les règles syntaxiques et sémantiques, excluant le psittacisme au profit d'une parole bien à propos ; l'acte illocutoire qui indique ce que l'on fait en parlant ; et enfin le perlocutoire compris comme l'impact de la parole chez le destinataire et en donne des exemples à des fins pédagogiques comme celui-ci : He persuaded me to shoot her (il m'a persuadé de tirer sur elle)

Autrement dit, le perlocutoire est l'effet de la parole sur le destinataire et sa définition dans le texte fondateur vient seulement à la page parce qu'il est malaisé de circonscrire avec les seules armes de la linguistique cette notion :

what we bring about or achieve by saying something, such as convincing, persuading, deterring, and even, say, surprising or misleading. (ce que nous apportons ou réalisons en disant quelque chose, comme convaincre, persuader, dissuader, et même, disons, surprendre ou tromper) (AUSTIN, 1962 [1955], p. 108).

Ce qui revient à dire que le perlocutoire vise à influencer le destinataire de la parole et que cette influence doit être nécessairement réalisée. C'est ce qui ressort de l'isotopie de ces verbes : l'impact de la parole chez le destinataire comme but de l'énonciation. La seule remarque que nous pouvons faire à cette notion de perlocutoire est que le linguiste n'a pas

les moyens de vérification de cet impact qui est d'une nature autre que linguistique. Ce qui veut dire exactement que le perlocutoire ne peut pas concerner la linguistique.

Néanmoins, le perlocutoire entre par une porte dérobée dans les classes de langue, notamment dans les classes de français. Tout d'abord, la langue française continue à être enseignée à titre de langue étrangère dans le territoire malgache, en dépit de la contradiction flagrante qu'elle est la langue de l'administration et la langue d'enseignement. Il vaut mieux à notre avis parler du français langue allogène parce qu'elle est majoritairement utilisée par l'administration, l'éducation et surtout les médias notamment en cette ère numérique qui transforme le monde en village planétaire.

Mais cela serait un moindre mal si l'enseignement du français n'est pas la source d'une force perlocutoire obérant : il y a une confusion entre comment fonctionne la langue et ce qu'il désigne. Normalement, apprendre une langue c'est apprendre un code et l'apprenant par la suite connaît le champ lexical de l'application de ce code acquis en fonction soit de sa scolarité ou soit de son domaine professionnel. Pourtant, ce n'est pas comme cela que se fait l'enseignement de la langue française à Madagascar. À cause d'une carence en grammaire explicite, les enseignants du français versent dans la recherche de l'utopie d'une connaissance universelle en orientant la classe vers ce que la langue désigne et non comment la langue fonctionne. Puisque cette connaissance universelle est impossible, alors les apprenants se détournent de cette langue et préfèrent étudier les mathématiques ou la physique.

Nous voulons dire exactement par là que le perlocutoire exclu du domaine individuel peut être fécond au niveau social. Considéré comme l'effet de la parole chez l'interlocuteur, il l'est de façon aléatoire. Prenons le cas de l'insulte qui fait l'objet des remarques suivantes chez un analyste :

Pour le dire autrement, l'effet insultant de l'insulte ne dépend pas de la procédure mais de la personne à qui je m'adresse – et l'on peut très bien imaginer des personnes qui ne se sentent jamais insultées (que ce soit par manque de sensibilité ou d'imagination, peu importe). Il semble donc bien que l'on ait plutôt affaire dans ce cas à un acte perlocutoire. (AMBROISE, 2014, p. 8)

S'il est admis – et il semble que personne ne le conteste – que la langue est une forme et non une substance ; alors toute énonciation est illocutoire – performativité généralisée oblige – mais qu'elle peut produire ou non un effet perlocutoire qui est hors de portée des seules armes de la linguistique pragmatique.

Néanmoins, il est possible à la pragmatique de constater l'effet perlocutoire dans une perspective sociolinguistique. Que l'on fasse ici référence aux harangues de politicien qualifié de charismatique (ou de populiste) quand il arrive à faire agir la masse à qui il s'adresse. Mais cet exemple bien qu'intéressante, n'est pas notre préoccupation immédiate. Ce que nous visons est l'effet cumulatif d'un comportement linguistique dans l'enseignement du français. Quand on confond le fonctionnement de la langue et ce qu'elle désigne, et que si de plus, on n'arrête de rebattre les oreilles des apprenants qu'ils sont très faibles, dès qu'ils ne savent pas ce que désigne la langue, (par exemple, où se trouve la tour Eiffel) ; on comprend facilement l'effet perlocutoire qui conduit à un désintéressement généralisé du français des deux côtés, enseignant et apprenant.

Une réticence bien justifiée car l'essentiel de la formation revient à maîtriser la civilisation française pour des apprenants qui n'aspirent à connaître le français que parce que c'est à la fois la langue d'enseignement et la langue d'administration. Il s'ensuit un sentiment linguistique très bizarre car perlocutoire : quelqu'un est intelligent parce qu'il maîtrise bien le français.

3. LA RÉFLEXIVITÉ EN PRAGMATIQUE

En mathématique, il n'est pas inutile de rappeler que dans ses équations du type $2+2 = 4$, il ne s'agit pas de demander ce que désignent les chiffres, on ne se demande pas s'il s'agit de deux moutons ou de deux poules. L'intérêt de la mathématique est la cohérence de l'appareillage du langage qui permet de l'écrire. Les mathématiques peuvent s'appliquer à un dehors mais sa scientificité tient avant tout dans la cohérence de son appareillage linguistique.

C'est cela qu'il faut appeler réflexivité. C'est elle qui est à la base de l'émergence de la pragmatique et de son assomption au statut de science. Par rapport à cela, la faiblesse de la sémantique définie comme le rapport des signes à ses référents réside justement dans cette transitivité au point que parler de sémantique du poème est pratiquement faire un oxymore.

Un long chapitre de (RIFFATERRE, 1979) consacré à l'analyse littéraire a pour titre « Sémantique du poème », pourtant, la référence extralinguistique y est fortement condamnée au profit de la cohérence de l'appareillage linguistique qui s'énonce de la manière suivante :

La dérivation du texte à partir d'une donnée sémantique élimine la référence des mots aux choses et la remplace par la référence des mots à un système de mots ou à un système sémique situé en dehors du texte. (RIFFATERRE, 1979, p. 82)

Quelques pages avant, il précise que :

La véritable signification du texte réside dans la cohérence de ses références de forme à forme et dans le fait que le texte répète ce dont il parle, en dépit de variations continues dans la manière de dire. (Ibid. 76)

Cette insistance a pour but de nous montrer que même là où l'on s'attend à ce que le langage soit un instrument de désignation, il refuse cette fonction, ou plus précisément, en passant par elle, il vise une référence de forme à formes. C'est pour cette raison que la *Sémantique Structurale* (GREIMAS, 1982[1966]) a pour apport principal le transfert de la notion d'isotopie des sciences physiques vers la linguistique en plus de l'identification de la structure actancielle.

L'isotopie réduite à la permanence d'une base classématique (récurrence de classème) dans le discours a pris la définition suivante plus tard, mais la même année :

Il ne sera peut-être pas inutile de préciser que par isotopie nous entendons un ensemble redondant de catégories sémantiques qui rend possible la lecture uniforme du récit, telle qu'elle résulte des lectures partielles des énoncés après résolution de leurs ambiguïtés, cette résolution elle-même étant guidée par la recherche de la lecture unique. (GREIMAS, 1981[1966b], p. 30)

En ce qui concerne la structure actancielle, son développement ultérieur a donné naissance à l'algorithme narratif sur la base du constat suivant :

Le récit, pour avoir un sens, doit être un tout de signification et se présente, de ce fait, comme une structure sémantique simple. Il en résulte que les développements secondaires de la narration, ne trouvant pas leur place dans la structure simple, constituent une couche structurelle subordonnée : la narration, considérée comme un tout, aura donc pour contrepartie une structure hiérarchique du contenu. (Ibid. 29)

Finalement tout autant qu'en pragmatique la réflexivité du langage aboutit également à une fuite du réel même dans la littérature comme en témoigne la réflexion suivante :

Il suffit pour cela de considérer le monde extralinguistique non plus comme un référent « absolu » ; mais comme le lieu de la manifestation du sensible, susceptible de devenir la manifestation du sens humain, c'est-à-dire de la signification pour l'homme, de traiter en somme le référent comme un ensemble de systèmes sémiotiques plus ou moins explicites ». (GREIMAS, 1970, p. 52)

C'est à ce titre que le fonctionnement de la pragmatique est une suspension de la référence extralinguistique au profit d'une réflexivité sur la forme de l'énoncé produit par l'énonciation. Il s'ensuit que théorie de l'énonciation et théorie de la forme sont exactement une seule et même chose qui engage la pragmatique dans une dimension cognitive.

4. LA DIMENSION COGNITIVE

Par dimension cognitive en pragmatique, il faut entendre cette suspension de la référence au profit d'une intelligibilité narrative qui est un enregistrement d'une transformation comprise comme ajout ou suppression de propriété tel que nous l'apprend WITTGENSTEIN dans l'aphorisme (2.06) suivant :

La subsistance des états de choses et leur non-subsistance est la réalité. (La subsistance des états de choses et leur non-subsistance, nous les nommerons respectivement aussi fait positif et fait négatif.) (WITTGENSTEIN, 1961, p. 37)

Il existe une autre manière de nous rendre de la dimension cognitive : la prééminence de la forme. Quand le chasseur paléolithique décide de modifier un caillou pour lui donner une forme précise. Cette forme est dictée par une logique narrative qui s'énonce comme le passage d'une chasse aux gros gibiers dangereux vers une chasse plus ou moins sécurisée. Le travail de transformation du caillou est entièrement guidé par cette dimension cognitive puisqu'il est impossible d'appliquer l'outil avant qu'il soit fini. Nous retrouvons encore ici WITTGENSTEIN qui nous exprime cette dimension cognitive avec son style propre :

La possibilité de son occurrence dans états de chose est la forme de l'objet (2.0141)
(Ibid. P. 35)

La faille dans laquelle se débat actuellement la pragmatique se trouve dans la découverte même qui a permis sa généralisation à tous les énoncés. Rappelons pour mémoire qu'AUSTIN avait d'abord rattaché les énoncés performatifs à des verbes définis accomplir ce

qu'ils signifient. D'une manière générale, est appelé constatif l'énoncé qui n'a pas de verbe performatif en surface²..

Mais malgré cette distinction, il maintient la différence entre constatif et performatif jusqu'au jour où James Opie URMSON lui indique que les constatifs sont des performatifs implicites. Tout cela est bien connu, et la discipline entre dans une nouvelle ère : celle de la performativité généralisée où tout semble aller pour le mieux.

Cette illusion provient du fait que la pragmatique semble avoir trouvé sa stabilité dans la découverte des verbes parenthétiques compris comme étant ce qui assurent la performativité. Deux objections peuvent être faites à l'encontre de cette manière de voir la performativité.

La première est un défaut d'exhaustivité : malgré la généralisation, il existe des îlots de résistance ; « insinuer » et « insulter » par exemple ne peuvent pas assurer la fonction de préfixe performatif, alors qu'il est évident que ces verbes désignent indiscutablement des actes de langage.

L'attitude des analystes face à ce défaut d'exhaustivité est de deux sortes. La première consiste à écarter purement et simplement ces cas problématiques :

(...) il y a des phrases dont l'énonciation dans un certain contexte revient à accomplir l'acte d'*insinuer* quelque chose, ou d'*insulter* quelqu'un, mais la nature de ces actes qu'accomplit leur énonciation ne peut pas être rendue explicite, à l'intérieur de ces énoncés, par un verbe performatif ; les énoncés d'insulte ou d'insinuation ne peuvent être paraphrasés par des énoncés explicitement performatifs, parce qu'il n'y a pas de verbes performatifs comme **j'insinue* ou **j'insulte*. (RECANATI, 1979, p. 131)

La deuxième est moins rationnelle, car devant ce problème l'attitude cherche seulement à sauver à tout prix la théorie en disant que si ce n'est pas illocutoire, donc c'est perlocutoire :

Avec notre définition, seront illocutoires des actes comme l'ordre, la question, l'insulte, la permission, la promesse, la menace, l'adresse, etc., et perlocutoires des actes comme : embêter, humilier, flatter, reconforter, consoler, convaincre, etc. Même en se restreignant au seul univers discursif, on ne peut décrire la flatterie ou l'humiliation en termes de devoir, de responsabilité ou d'obligation : il n'y a pas de notion juridique attachée à de tels actes. (ANSCOMBRE, 1980, p. 67)

Non seulement, les deux attitudes entrent en contradiction, mais elles montrent clairement que ce n'est pas le verbe performatif qui accomplit l'acte de langage, mais l'énoncé sous-jacent qu'il commente. Pour revenir à des fondamentaux, ce n'est pas en transformant « *la terre est ronde* » en « *j'affirme que la terre est ronde* » que l'on passe du constatif vers le performatif mais que seulement, on passe de l'implicite vers l'explicite.

Tout au contraire c'est l'énoncé « *la terre est ronde* » qui est performatif dans la mesure où son énonciation a pour but de faire passer le destinataire d'un état de disjonction à un état de conjonction de cette information afin qu'il puisse en tirer les conséquences. De

² Néanmoins, il a déjà admis l'existence de performatif implicite comme l'énonciation de « allez » et son équivalent explicite « je t'ordonne d'aller » Cf. (AUSTIN, 1962 [1955], p. 32)

ce point de vue, le verbe « affirmer » n'en est que le commentaire ; et il importe peu que l'énoncé soit vrai ou faux, car l'essentiel est le désir du locuteur qu'on en tire les conséquences de son affirmation. C'est en ce sens que le performatif est de nature cognitive car ce n'est qu'une circulation d'information dont on souhaite en tirer des conséquences. Pour l'illustrer nous allons prendre un texte littéraire.

C'est en ce sens que l'illocutoire de base n'est pas le plus souvent celui visé par l'énonciation mais la dérivation illocutoire, car le fait d'affirmer que *la terre est ronde* peut être motivé par le désir du locuteur de critiquer le géocentrisme de l'église.

5. ILLUSTRATION

Dans un essai de vérification de la théorie de médiation de LÉVI-STRAUSS, Elli et Pierre MARANDA ont provoqué la remarque suivante de Claude BRÉMOND que nous rapporte le groupe π :

Pourquoi E. et P. Maranda ne peuvent-ils reconnaître dans ce poème l'existence d'une médiation dotée de pertinence structurale ? La raison en est évidente : il s'agit d'une médiation opérée, on pas objectivement par une évolution de la situation décrite, mais subjectivement, par le progrès de la description : en exploitant les données de son problème, le poète y découvre une solution d'abord inaperçue. En d'autres termes, la médiation n'est pas dans les événements exposés mais dans le discours qui les expose : elle est 'rhétorique' et non pas 'historique', elle s'opère sur le plan de l'énonciation et non sur celui de l'énoncé. (DUBOIS J. , EDELINE, KLINKENBERG, & MINGUET, 1977, p. 95)

Là où l'on s'attend à un mécanisme de désignation, c'est un mécanisme cognitif qui est à l'œuvre dans une référence de forme à formes perçue comme une vérité analytique et nullement comme une vérité synthétique. .

Ainsi, dans cette dernière partie du travail, nous allons proposer une analyse d'un poème de (BAUDELAIRE, 1857, pp. 148-149) pour attester cette réflexivité de la pragmatique comme dimension cognitive.

Voici ce sonnet :

Ils me disent, tes yeux, clairs comme le cristal :
« Pour toi, bizarre amant, quel est donc mon mérite » ?
– Sois charmante et tais-toi ! Mon cœur, que tout irrite,
Excepté la candeur de l'antique animal,

Ne veut pas te montrer son secret infernal,
Berceuse dont la main aux longs sommeils m'invite,
Ni sa noire légende avec la flamme écrite.
Je hais la passion et l'esprit me fait mal !

Aimons-nous doucement. L'Amour dans sa guérite,
Ténébreux, embusqué, bande son arc fatal.
Je connais les engins de son vieil arsenal :
Crime, horreur et folie ! – Ô pâle marguerite !
Comme moi n'es-tu pas un soleil automnal,
Ô ma si blanche, ô ma si froide Marguerite ?

Conformément à notre proposition, « flatter » et « insulter » sont des actes de langage au même titre que « affirmer » ou « réfuter » sans que ces verbes puissent être attachés à des segments linguistiques les réalisant. Ce qui signifie que les préfixes performatifs ne sont que des commentaires qui explicitent l'acte de langage accompli par la séquence commentée. Rappelons également que tout acte de langage est nécessairement accompli car selon sa dimension cognitive il déploie automatiquement la logique narrative ayant motivé son énonciation.

Tout d'abord, il importe peu que dialogue ait eu réellement lieu ou non – ce qui est d'ailleurs impossible à vérifier – il faut commencer par prendre ce poème comme un tout de signification pour l'inscrire au niveau conceptuel de telle manière à se rendre compte du motif de son énonciation.

Se dégage alors la structure du poème, ou pour parler comme RIFFATERRE nous pouvons identifier la matrice du texte selon la définition suivante :

Contrairement à la séquence qu'elle engendre, la matrice n'est que sémantique au lieu d'être, elle aussi, lexicale ou graphémique, comme elle le serait dans la conception saussurienne du *locus princeps*. (RIFFATERRE, 1979, p. 77)

On s'aperçoit alors une logique narrative simple : la beauté féminine est séduisante mais elle entraîne des souffrances. Autrement dit, selon le point de vue de la pragmatique, on raconte une histoire afin d'éviter ses conséquences qui risquent d'être infinies. Ou encore, en terme plus simple, ce texte nous incite à nous méfier de la beauté fatale, actualisant à de nouveaux frais la description sémantique de la séduction comme détournement du droit chemin.

Pourtant, il faut rendre justice à la pragmatique parce que cette actualisation d'une matrice dans les énoncés est déjà stipulée sans ambages par DUCROT :

Interpréter un énoncé, c'est y lire une description de son énonciation. Autrement dit, le sens d'un énoncé est une certaine image de son énonciation, image qui n'est pas l'objet d'un acte d'assertion, d'affirmation, mais qui est, selon l'expression des philosophes anglais du langage, « montrée » : l'énoncé est vu comme attestant que son énonciation a tel ou tel caractère (au sens où un geste expressif, une mimique, sont compris comme montrant, attestant que leur auteur éprouve telle ou telle émotion). (DUCROT, 1981, p. 30)

On s'aperçoit alors que de la forme du sonnet, c'est-à-dire du progrès de la description et nullement dans ce qui est décrit, s'actualise une autre forme réduite constituée par le titre du recueil : l'oxymore contenu dans *Fleurs du mal*, et l'on comprend dès lors que le poème est un avertissement : ce qui est euphorique peut engendrer la dysphorie quand on en est privé conformément à l'ajout et suppression de qualité propre à la cognition comme le signale admirablement l'aphorisme de WITTGENSTEIN que nous reproduisons encore une fois : *La possibilité de son occurrence dans états de chose est la forme de l'objet*

C'est-à-dire que la possession de la beauté féminine n'est pas une possession définitive aussi bien pour l'homme que pour la femme, elle dépend du regard – littéralement et dans tous les sens – qui peut engendrer sur le plan de l'intelligibilité narrative une transformation de disjonction déjà inscrite dans la forme de l'objet.

Il est possible de faire une analyse de détails de ce poème pour le plaisir d'un exercice de style, il est également possible de faire une analyse intertextuelle ; mais il suffit ici de dire qu'à cause de cette dimension cognitive, à cause de cette matrice, que le texte finit avant de pouvoir commencer et que :

Si je connais l'objet, je connais aussi l'ensemble de ses possibilités d'occurrence dans des états de chose (Chacune de ces possibilités est inhérente à la nature de chaque objet) Il n'est pas possible de trouver de surcroît une possibilité nouvelle (WITTGENSTEIN, 1961)

Ainsi, de la femme, nous pouvons cueillir les fleurs, une métaphore sur la base de synecdoques car la femme-fleur implique la vue, l'odorat, le toucher mais aussi le goût et l'ouïe quand la femme s'offre à nous ; dans le cas contraire où elle se refuse, nous sommes frappés de cécité, d'anosmie, d'agueusie, d'hypoesthésie, de surdité comme nous le montre la fin tragique de Roméo et Juliette, un conte italien rendu célèbre par sa version en pièce de théâtre chez (SHAKESPEARE, 1829) ; et il n'y a d'autres possibilité de surcroit.

À part WITTGENSTEIN, il y a aussi un autre grand Viennois, Robert de MUSIL qui nous apprend également avec un ton très prononcé pour le caractère cognitif des actes de langage que :

Toutes les possibilités que contiennent, par exemple mille marks, y sont évidemment contenues, qu'on les possède ou non ; le fait que toi ou moi les possédions ne leur ajoute rien, pas plus qu'à une rose ou à une femme. Mais, disent les hommes du réel, « le fou les donne au bas de laine et l'actif les fait travailler » ; à la beauté même d'une femme, on ne peut nier que celui qui la possède ajoute ou enlève quelque chose. (MUSIL, 1982, p. 21)

En définitive, si l'acte de langage qui a permis d'écrire le poème sonne comme un avertissement, il faut admettre une hiérarchie d'actes. Parmi ceux qui sont subordonnés à ce premier, nous pouvons citer celui qui consiste à imposer la jouissance immédiate dans « sois charmante et tais-toi » de la même manière que ZEUS se métamorphose constamment pour jouir de la beauté d'une mortelle ou d'une déesse sans souci du lendemain par lequel viendra le mal. Ainsi, pour séduire la fidèle princesse Alcmène, il s'est donné le trait de son époux Amphitryon pendant que celui-ci fut parti à la guerre. Le mal est surtout cette pensée inscrite dans la possibilité : au moment même où nous sommes avec la femme nous pouvons nous imaginés séparés d'elle, tout comme ce voyageur solitaire qui écrit dans son calepin ses aventures au temps de l'imparfait comme si son présent d'existence aspirait déjà à mourir dans le récit futur au point qu'il n'est plus dans son présent et pas encore dans son futur.

6. TRAVAUX CITÉS

AMBROISE, B. (2014, 12 5). *Illocutoire ou perlocutoire, Retour et détours sur une distinction fondatrice*. Récupéré sur HAL: <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01091859/document>

ANSCOMBRE, J.-C. (1980). "Voulez-vous dériver avec moi?". Dans *Rhétoriques, Communications* (Vol. 16, pp. 61-123). Paris: Seuil.

AUSTIN, J. L. (1962 [1955]). *How to do things with words*. Oxford: Claredon Press.

- BAR-HILLEL, Y. (1954). indexical expressions. *Mind*, pp. 359-379.
- BAUDELAIRE, C. (1857). *Les Fleurs du mal*. Paris: Poulet-Malassis et De Broise. Récupéré sur Bibebook.
- BENVENISTE, E. (1981[1974]). *Problèmes de linguistique générale, II*. Paris: Gallimard.
- DUBOIS, J., EDELIN, F., KLINKENBERG, J. M., & MINGUET, P. (1977). *Rhétorique de la poésie, Lecture linéaire, Lecture tabulaire*. Paris: Editions Complexe.
- DUCROT, O. (1981). Analyses pragmatiques. *Les actes de discours, Communications 32.*, pp. 11-60.
- GREIMAS, A. J. (1970). *Du sens, Essais de sémiotique, 1*. Paris: Seuil.
- GREIMAS, A. J. (1981[1966b]). "Eléments pour l'interprétation des récits mythiques". Dans R. BARTHES, & alii, *Introduction à l'analyse structurale du récit* (pp. 28-59). Paris: Seuil.
- GREIMAS, A. J. (1982[1966]). *Sémantique structurale*. Paris: Larousse.
- LAFONT, R. (1978). *Le travail et la langue*. Paris: Flammarion.
- MUSIL, R. d. (1982). *L'homme sans qualités*. Paris: Seuil.
- RECANATI, F. (1979). *La transparence et énonciation. Pour introduire à la pragmatique*. Paris: Seuil.
- RIFFATERRE, M. (1979). *La production du texte*. Paris: Larousse.
- SAUSSURE, d. F. (1982). *Cours de Linguistique Générale*. Paris: Payot.
- SHAKESPEARE, W. (1829). *Roméo et Juliette*. Paris: Audot, éditeur du musée de peinture et de sculpture.
- SPOTTISWOOD, R. (Réalisateur). (1997). *Demain ne meurt jamais* [Film].
- URMSON, J. O. (1952, Octobre 1er). Parenthetical verbs. *Mind, Oxford University Press*, pp. 480-496.
- WITTGENSTEIN, J. L. (1961). *Tractatus logico-philosophicus*. Paris: Gallimard.